

Charlotte Gingras, Éléonore Létourneau, François Racine

Marie-Michèle Giguère

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2015). Compte rendu de [Charlotte Gingras, Éléonore Létourneau, François Racine]. *Lettres québécoises*, (157), 24–25.

☆☆☆☆

CHARLOTTE GINGRAS

No man's land

Montréal, Druide, coll. « Écarts », 2014, 160 p., 17,95 \$.

Une main tendue

L'une n'est pas encore une femme, l'autre l'est depuis longtemps : *No man's land* raconte la lente mais salvatrice rencontre de deux êtres blessés.

Le plus important, c'est que le crime que tu as commis ne m'effraie pas.

Mon regard sur toi est limpide, je ne garde pas de pierres à lapider au fond de mes poches. Je veille sur toi, petite fille meurtrie. Tu m'entends ? (p. 139)



Jeanne traîne un chagrin d'amour et une lourde valise dans le métro lorsque, pour la première fois, son chemin croise celui d'Éden, une adolescente qui s'empresse de l'aider, émue par ses gestes chancelants. C'est que la jeune fille a du cœur et est capable d'empathie. Malgré la vie misérable qu'elle mène — une mère alcoolique qui n'arrive pas toujours à la nourrir, une fratrie divisée —, vaillante, elle sait prendre soin de Fleur, sa petite sœur ; n'hésite pas à travailler dans une laverie ou à quêter pour pouvoir lui rapporter quelque chose à manger.

Pourtant, c'est parce qu'elle commettra un crime — du moins au sens de la loi — qu'Éden et Jeanne se reverront, plusieurs mois plus tard. Jeanne, pas encore remise de sa peine, tentera de faire parler l'adolescente, de l'extraire de ce mutisme qui pourrait lui causer beaucoup de tort devant le juge auquel elle devra faire face. Mais l'exercice est ardu : « Je ne sais plus où aller puiser en moi les images et les formes, comment une femme aussi perdue peut-elle t'insuffler une vitalité qu'elle n'a pas ? » (p. 96)

Après avoir tenté d'aider la jeune fille à Montréal, Jeanne demandera l'autorisation d'emmener Eden loin de la ville. Dans un quotidien constitué de petites tâches, près de la nature, sera-t-il possible de faire parler l'enfant, espère-t-elle. Puisqu'elles sont comme « deux bêtes lumineuses des temps anciens », l'appropriation mutuelle sera composée de surplace et d'allers-retours.

Dans un récit magnifiquement mené, d'une sobriété et d'une élégance rares, on découvre les histoires d'une fille et d'une femme — l'enfance brisée de l'une, la confiance en l'amour rompue de l'autre — de même que leur lent périple commun vers un peu d'espoir. Toutes deux malmenées par la vie au cours des mois précédents, elles apprendront à se connaître, lentement, pour peut-être, enfin, s'épauler et aller mieux, un peu.

Sublimer la douleur

Cette incursion dans l'univers d'une enfant judiciairisée, privée des soins élémentaires par une mère démunie, ne donne pas dans le pathos. Au contraire, il émane de ce livre quelque chose de doucement, tranquillement lumineux. *No man's land* offre à voir deux magnifiques personnages féminins complexes et attachants, construits tout en subtilité, en demi-teintes. Il se dégage d'eux une humanité émouvante que l'écriture sensible sublime.



CHARLOTTE GINGRAS

Après plusieurs romans jeunesse couronnés de nombreux prix, Charlotte Gingras se commet ici pour la première fois dans un roman pour adultes. Mais on constate bien qu'elle est déjà une écrivaine : sa plume a la grâce sobre de ceux qui savent ne pas trop en faire pour laisser émerger la littérature.

☆☆☆ ½

ÉLÉONORE LÉTOURNEAU

Notre duplex

Montréal, XYZ, coll. « Quai no 5 », 2014, 148 p., 18,95 \$.

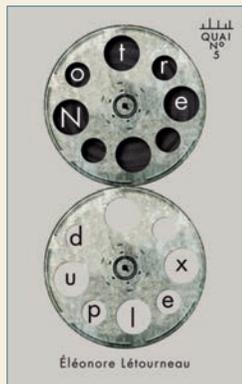
Transition parisienne

La remise en question de Véronique, cinéaste en devenir, est d'abord professionnelle. Pourtant, une succession d'événements l'obligera à réfléchir à l'ensemble de ses choix.

J'avais insisté un peu plus que toi dans ce dossier, mais dès les premiers instants, ton emménagement m'a semblé participer du grand malentendu que devenait ma vie. (p. 13)

Lorsque Marie et Véronique achètent ensemble un duplex à Montréal, elles sont deux candidates cinéastes. Puis les années passent et Marie prend de l'avance sur Véronique, la narratrice, et lance un premier long métrage. En novembre 2012, lorsque le projet de film auquel Véronique travaille depuis des années reçoit un énième refus, elle fait face à une grande remise en question ; elle ne sait plus s'emballer, lutte contre sa propre inertie : « C'était seulement le même problème, celui que je fuyais et qui me rattrapait : je n'arrivais plus à vouloir encore. »

Novembre se passera donc à Paris pour Véronique, sans plan précis, loin du quotidien et de son amoureux, nouvellement emménagé avec elle dans son haut de duplex, mais rencontré à une époque où elle avait encore la fougue d'espérer, qu'elle pouvait dire « Je suis cinéaste. » : « C'est assez facile de tomber amoureux quand on est quelqu'un et qu'on fait quelque chose. » Désormais, elle ne sait plus tout à fait à quoi rime son quotidien. Elle travaille comme photographe sur des plateaux



ÉLÉONORE LÉTOURNEAU

de cinéma pour gagner sa vie, mais on hésite de plus en plus à l'engager, sachant qu'elle aspire à autre chose, qu'elle fait ça « en attendant ».

Dans la grisaille de Paris, elle trouve un certain réconfort auprès d'un vieil ami, dont la vie vient justement de prendre un grand tournant, et dans la lecture : « D'instinct, j'avais toujours su choisir les livres qui racon-

taient ma vie. » Pourtant, les questionnements ne cessent pas. Ses choix professionnels, amoureux, amicaux : tout est remis en question. Doucement, cela dit, elle retrouve quelque peu « le goût de la patience ».

Pour le mieux

Plus qu'un roman de transition, le récit est celui de l'amitié malsaine entre Marie et la narratrice. Dans la seconde partie du roman, on découvre le conflit silencieux entre les deux femmes, fait de sentiments vils et de dissimulations, à mille lieues de la compétition créatrice entre consœurs : « Les jours suivants, je m'enfonçai dans la grisaille d'entre deux fêtes. Ma rage contre Marie n'avait d'égale que ma colère contre moi-même. Je n'avais pas su éviter les pièges de la déprime grandissante en faisant de ceux que j'aimais des alliés. » (p. 125)

En quelques semaines, la vie de Véronique se transforme du tout au tout : *Notre Duplex* raconte ce moment charnière sans donner dans l'introspection. Très descriptif, le roman laisse plusieurs questions en suspens : pourquoi cet échec créatif ? pourquoi tant de mesquineries entre amies ? Si ces questions nous habitent encore une fois la dernière page tournée, c'est que ces personnages en quête d'eux-mêmes ont réussi à susciter chez le lecteur un intérêt sincère.

☆☆ ½

FRANÇOIS RACINE

Truculence

Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2014, 240 p., 24,95 \$.

Roman de route

Printemps 2012. Alors que Montréal résonne au son des casseroles, une bande d'amis quitte la métropole malgré leur enthousiasme pour les luttes étudiantes afin d'aller à la recherche d'un ami parti sans avertir en Gaspésie.

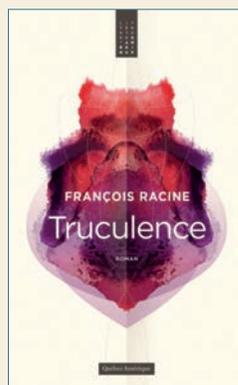


Route 132 qui perce les nébuleuses. Encore la brume, toujours la brume, celle de nos têtes et celle du monde. (p. 137)

Elpé, Lidz et Marco enseignent tous les trois le français au collégial. Amis depuis des lustres, ils forment une joyeuse bande disparatée avec Lau, qui est comédienne, et Djibi, prof lui aussi, qui manque à l'appel depuis quelque temps. Enthousiasmés par le bouillonnement social de ce printemps historique de 2012, les quatre comparses n'hésitent pourtant pas à prendre la route de la Gaspésie sur les traces de leur ami parti vivre le deuil de son amoureuse loin de Montréal.

Les liens entre les camarades sont à la fois forts et quelque peu tordus, car la tension sexuelle entre Marco et Lau est forte, il existe un certain malaise teinté de nostalgie entre elle et Elpé, et les antagonismes entre Lidz et Marco sont nombreux : le premier est un « hipster » engagé et bavard en plus d'avoir une étonnante capacité à chercher (et à trouver) le trouble alors que le second, plus discret, est décrit comme un « douchebag » « qui fait chavirer les filles ». Elpé, le narrateur, sans doute le moins flamboyant des trois, pose sur ses amis un regard vif, devine leurs zones d'ombre, leurs contradictions. Leur camaraderie fait sourire tout autant qu'elle désespère par sa puérilité et demeure crédible malgré les antagonismes.

Truculence raconte donc ce voyage improvisé entre amis, ces adultes-adolescents qui, d'une part, se demandent s'ils auront un jour des



FRANÇOIS RACINE

enfants et discutent littérature — James Joyce, Dostoïevski — mais qui, d'autre part, passent leurs soirées à boire avec excès, à se quereller ou à séduire des étudiantes du cégep, ces « tites-filles » comme ils les appellent, eux, les profs de la grande ville. Insupportables et attachants, les personnages réunis cumulent sans doute tous les défauts.

Oralité maîtrisée

C'est dans les dialogues et dans ces touches d'oralité qui ponctuent la narration que se démarque ce premier roman. Il y a ici un vrai plaisir créatif autour des constructions de phrases — « Le iPhone de Lidz iSonne trois fois » — et des mots. Les créations lexicales teintées d'oralité — « tuseulensemble », « séliminatoires », « testostérhomme » — foisonnent.

Exercice de style fort intéressant, le roman a toutefois peu à dire sur les thèmes souvent importants qu'il aborde : les relations de pouvoir dans la sexualité, la mort et le deuil, l'ambiguïté de l'orientation sexuelle. Il se dégage de l'ensemble surtout une exubérance joyeuse et un plaisir des mots.